

— *Être beaupré sur poupe*, Se dit d'un navire dont le beaupré est peu éloigné de l'arrière d'un autre bâtiment, qui se trouve placé en avant, sur la même ligne : *Les deux vaisseaux se suivaient beaupré sur poupe*. Nous poursuivîmes le négrier beaupré sur poupe.

— *Grand beaupré*, Ancien nom de la civadière. *Le Petit beaupré ou perroquet de beaupré*, Mâtériau vertical, que l'on plaçait autrefois à l'extrémité extérieure du beaupré. *Voile grée sur ce mâtériau*. On l'appelait aussi *TOURMENTIN*, *BEAUPRETTE*, ou même, mais plus rarement, *BEAUPRÉ*.

— *Antonymes*. Cacatois ou catacois, majeur ou grand mât, misaine, perroquet.

— *Encycl.* Le beaupré est un des mâts que l'on appelle *majeurs* ou *bas mâts*; mais, à la différence des autres, qui sont tous verticaux, il est plus ou moins incliné à l'horizon. L'angle qu'il forme à l'horizon est de 30 à 40 degrés dans les vaisseaux, les frégates et les autres bâtiments de grandes dimensions, et de 20 à 25 degrés dans les bricks et les goélettes. Le beaupré est presque horizontal dans les lougres et les cutters, afin qu'on puisse le rentrer en partie dans le bâtiment; il est fait d'un seul arbre, tandis que, pour les autres, il est formé de plusieurs pièces assemblées, cerclées et rousturées avec soin. Dans ces derniers, il est prolongé par deux mâts d'un plus faible diamètre, qui sont placés l'un à la suite de l'autre, et qui se nomment : le premier, *bout dehors de beaupré* ou *bâton de foc*; le second, *bout dehors de clin-foc* ou *bâton de clin-foc*. Le beaupré est en quelque sorte la clef de la mâture, parce que c'est sur lui que s'appuient les étais du grand mât et du mât de misaine. Aussi, quand un navire est démanté de son beaupré, il est très-exposé à perdre ses autres mâts. Cette considération a, de tout temps, fait sentir la nécessité de l'assujettir avec une extrême solidité et de lui donner de fortes dimensions. Ordinairement, il a la même grosseur que le mât de misaine, quoique plus court d'un tiers. Voici, à titre d'exemple, les dimensions du beaupré et de ses allonges pour un vaisseau de 80 : longueur totale du beaupré, 51 m. 12; du bâton de foc, 17 m. 86; du bâton de clin-foc, 17 m. 54; plus fort diamètre du beaupré, 0 m. 95; du bâton de foc, 0 m. 38; du bâton de clin-foc, 0 m. 24.

Le beaupré et les mâts qui le prolongent servent d'appui aux voiles triangulaires ou *focs* du mât de misaine. De plus, on grée en dessous du beaupré une vergue appelée *civadière*, à laquelle est attachée une voile carrée, ayant le même nom, et qui sert à retenir, au moyen des bras qu'elle porte, les haubans du bout dehors de beaupré.

Au XVII^e siècle et avant, quand on n'avait pas encore imaginé de prolonger le beaupré par les bouts dehors, on plantait verticalement, à l'extrémité extérieure de ce mât, un mâtériau qui se nommait *petit beaupré* ou *mât de perroquet de beaupré*. Ce mâtériau avait, à sa base, une petite hune ronde, et, à sa tête, des étais appuyés par leurs extrémités inférieures sur l'étau du mât de misaine. Il portait une voile carrée, que l'on appelait *fourmentin*, *perroquet de beaupré*, et, quelquefois simplement *beaupré* ou *beauprette*.

BEAUPRÉ (Marotte), comédienne française du XVIII^e siècle. Elle fit partie de la troupe du Marais jusqu'en 1669, entra à cette époque dans celle du Palais-Royal, et quitta le théâtre en 1672. Elle passe pour avoir créé, cette année même, le rôle de la comtesse d'Escarbagnas. Cette actrice, qui était extrêmement jolie, quitta la troupe du Marais, à la suite d'une aventure qui fit grand bruit. Ayant eu une querelle d'amour avec une de ses camarades, Catherine des Urliis, elle lui adressa un cartel, et les deux rivales se battirent en duel sur le théâtre même, à la fin d'une pièce. Sauval, qui raconte cette aventure, ne fait pas connaître l'issue du combat, ce qui prouve surabondamment qu'on s'interposait entre les deux amazones avant toute effusion de sang.

BEAUPRÉ (Jean-Nicolas), magistrat français et antiquaire, né à Dieppe vers 1799. Conseiller à la cour impériale de Nancy, il a publié divers ouvrages sur les antiquités de la Lorraine, et en particulier des *Recherches sur l'industrie verrière* (1841, in-8°). Parmi ses travaux, nous citerons en outre *Des commencements de l'imprimerie en Lorraine* (1845); *Essai sur la rédaction des principales coutumes* (1854); *Nouvelles recherches de bibliographie lorraine* (1854, in-8°).

BEAUPRÉAU, ville de France (Maine-et-Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 19 kil. N.-O. de Cholet, sur le versant d'un coteau qui domine la rive droite de l'Eure; pop. aggl. 2,255 hab.; — pop. tot. 3,821 hab. Beau collége; fabriques d'étoffes de laine, de toiles et de mouchoirs dits de *Cholet*; tanneries, teinturerie; nombreux usines; aux Sablon, près de Saint-Martin, exploitation d'un très-beau gisement de sable. Commerce de bœufs, et surtout de moutons, de laines, fils, lins. Beaupréau, remplacé en 1837 par Cholet comme chef-lieu d'arrondissement, conserve quelques pans de murs et des tours en ruine de son ancienne enceinte. Le château, bel édifice du XVI^e et du XVII^e siècle, flanqué de tours, s'élève sur la colline au milieu d'un beau parc. Incendié ainsi que la ville, pendant les guerres de la Vendée en 1793, il fut restauré par le maréchal d'Aubeterre, qui vint s'y établir après la Révo-

lution, et qui contribua beaucoup au rétablissement de la ville de Beaupréau. Ce château est aujourd'hui la propriété de la famille de Civrac. Autrefois, la terre de Beaupréau avait le titre de baronnie.

Cette seigneurie appartenait, au commencement du XVI^e siècle, à la famille de Montespedon, d'où elle entra par mariage dans la maison de Bourbon. Elle fut érigée en marquisat en 1554, en faveur de Charles de Bourbon, prince de la Roche-sur-Yon, et devint duché-pairie, par lettres royales du mois de juin 1562.

BEAUPRÉSENT s. m. (bo-pré-zan — de *beau* et *présent*). Hortie. Variété de poire, qu'on appelle aussi *EPARGNE* et *SAINT-SAMSON*.

BEAUPUY (Nicolas-Michel BACHELIER DE), homme politique français, né à Mussidan en 1750, mort en 1802. Sous-lieutenant à dix-huit ans dans le régiment Dauphin-dragons, il était parvenu au grade de major lorsque la Révolution éclata. Il en adopta tous les principes, donna sa démission et revint dans le Périgord, où il commanda la garde nationale, fut élu maire, administrateur du département, et enfin député à l'Assemblée législative. Il parut à la tribune pour déposer sa croix de Saint-Louis, et fit partie du comité militaire, ainsi que de la mission envoyée par l'Assemblée au camp de Châlons. Commissaire du Directoire en 1797, élu député au conseil des Anciens, il aida de tout son pouvoir au triomphe de Bonaparte, qui le nomma membre du Sénat conservateur.

BEAUPUY (Armand-Michel BACHELIER DE), général français, né à Mussidan en 1757, mort en 1796. Comme son frère Nicolas Beaupuy, il entra fort jeune dans la carrière des armes, servit la République à la tête du bataillon des volontaires de la Dordogne, et se conduisit d'une façon brillante dans les journées de Worms, de Spire et de Mayence. Nommé général de brigade en mars 1793, il se trouva enfermé dans Mayence lors du siège qu'en firent les Prussiens, et fut envoyé plus tard en Vendée, où il eut une grande part à la victoire de la Tremblaye et au combat de Cholet. Blessé d'un coup de feu après le passage de la Loire par les révoltés, il se faisait soigner à Angers, lorsque les Vendéens se présentèrent devant cette place. Beaupuy se fit porter sur le rempart pour combattre encore, et fut de nouveau blessé. Appelé au commandement d'une division à l'armée du Rhin, il se distinguait à Gorick, à Forstheim et dans la mémorable retraite de Bavière. Le 19 octobre 1796, comme il combattait à l'arrière-garde, à Emendingen, il fut atteint d'un coup de canon et tué sur le coup.

BEAUESQUE, comm. du dép. de la Somme, arrond. et à 9 kil. de Doullens; pop. aggl. 2,864 hab.; — pop. tot. 2,871 hab. Ruines d'un château fort, construit au XI^e siècle par le comte de Flandre, Philippe d'Alsace.

BEAURAIN (Jean DE), ingénieur géographe, né en 1696, mort en 1772. Il étudia la géographie sous le célèbre Pierre Moulart-Sanson, géographe du roi, et fit de tels progrès que, dès 1721, il obtint le même titre. Le cardinal Fleury et Amelot l'employèrent, à plusieurs reprises, comme négociateur dans des missions délicates, où il fit preuve d'une grande habileté. Il avait inventé en 1724 un *Calendrier perpétuel, ecclésiastique et civil*, qui le fit connaître de Louis XV. Son ouvrage le plus estimé est son *Histoire militaire de la campagne de Flandre par le maréchal de Luxembourg*, de 1690 à 1694 (Paris, 1750, 3 vol. in-fol.). — Son fils a dressé les cartes pour l'*Histoire de la campagne du grand Condé* (1674), et celles pour l'*Histoire des quatre dernières campagnes de Turenne* (de 1672 à 1675).

BEAUREGARD-L'ÉVÊQUE, bourg et comm. de France (Puy-de-Dôme), canton de Vertaizon, arrond. et à 20 kil. N.-E. de Clermont; 484 hab. Beau château, ancienne maison de plaisance des évêques de Clermont, que Massillon habitait presque toujours; de la terrasse, on découvre onze villes et quatre-vingt-dix-huit villages ou bourgs.

BEAUREGARD (Jean-Nicolas), prédicateur français, né à Metz en 1731, mort en Souabe en 1804. Il entra dans l'ordre des jésuites et acquit une célébrité éphémère par son éloquence triviale et déclamatoire. On a prétendu que dans un sermon à Notre-Dame, en 1777, il avait prédit les malheurs de la Révolution. Réfugié en Angleterre après 89, il exerça sa véhémence oratoire contre les émigrés, ses compagnons, qu'il traitait de *mendiants fugitifs* et de *déserteurs*. Lui-même mourut fugitif, recueilli par la princesse Sophie de Hohenlohe. On a publié une *Analyse* de ses sermons (Lyon, 1825, 1 vol. in-12).

BEAUREGARD (Claude), physicien français. V. BÉRIGARD.

BEAUREGARD (Charles-Victor), dit *Woirgard*, général français, né à Metz en 1764, mort en 1820. Il servit aux armées du Nord, de l'Ouest et de l'Océan, et, en 1802, fut chargé du commandement d'Alexandrie. En 1809, il commanda une brigade de dragons en Espagne, et fut tué au combat de Valverde, près de Badajoz.

BEAUREGARD (Pierre-Gustave TOUTANT DE), général américain confédéré, né près de la Nouvelle-Orléans en 1818. Fils d'un très-riche et très-influent planteur de la Louisiane, et descendant par sa mère des ducs italiens de Reggio, il embrassa la carrière militaire, et

fut incorporé comme sous-lieutenant dans le 1^{er} régiment d'artillerie, puis promu lieutenant en 1839. Il fit avec la plus grande distinction la campagne du Mexique (1846-1848), assista aux combats de Contreras, de Churubusco, de Chapultepec, où il fut deux fois blessé, et à la prise de Mexico, où il reçut une troisième blessure. Après la guerre, il fut chargé de la construction des hôtels de la Monnaie et de la Douane de la Nouvelle-Orléans, et des fortifications avoisinant les bouches du Mississippi. Il fut fait capitaine en 1853.

Lorsque les Etats du Sud des Etats-Unis se séparèrent de ceux du Nord, et s'organisèrent en confédération sous la présidence de Jefferson Davis, Beauregard se rangea parmi les sécessionnistes, fut nommé brigadier général par Jefferson Davis, et envoyé à Charleston dans la Caroline du Sud. Le 23 avril 1862, Beauregard attaqua et prit le fort Sumter, se signalant à l'attention générale par cet acte d'hostilité, le premier de cette guerre sanglante et funeste. Appelé au commandement en chef de l'armée confédérée, il s'avança en Virginie, et marcha contre Butler, qui menaçait Norfolk. Le 21 juillet 1861, il gagna la fameuse bataille de Bull's Run, et, le même jour, il fut élevé au grade de général, le plus haut rang dans la hiérarchie militaire du Sud, et qui correspond à celui de maréchal de France. Bien que Beauregard eût fait preuve, dans cette bataille, de hautes capacités militaires, il ne sut ou ne put profiter de sa victoire. Au lieu de poursuivre les troupes de l'Union, il resta inactif pendant le reste de la campagne. Les fédéraux, bientôt réorganisés, se fortifièrent sur la ligne du Potomac d'une façon formidable, et purent, non-seulement arrêter la marche de l'armée victorieuse, mais encore reprendre l'offensive. Remplacé par le général Robert Lee, Beauregard recut, le 5 mars 1862, le commandement de l'armée du Mississippi, et, avec le général Albert Sydney Johnston, livra aux fédéraux la bataille de Pittsburg-Landing, perdue par les confédérés et dans laquelle Johnston fut tué. Après une belle retraite, il se fortifia à Corinth (Alabama, Mississippi), et y tint en échec pendant deux mois l'armée du général fédéral Halleck. Forcé d'évacuer la place, il s'y prit si habilement que les fédéraux perdirent toute conscience de ses mouvements, et que son armée tout entière sembla s'être évacuée comme par enchantement.

Quelque temps après, sa santé l'obligea de prendre un congé, qu'il alla passer aux sources d'Eufala (Alabama), et, pendant longtemps, on désespéra de ses jours. A peine rétabli (juin 1862), il réclama du service actif, et reçut le commandement du département militaire comprenant la Caroline du Sud et la Géorgie. Un mois plus tard, le 22 octobre 1862, il battait une armée de l'Union près de Savannah, puis il fortifia Charleston, son quartier général, et s'illustra dans la belle défense de cette ville, assiégée sans succès par les fédéraux. Lorsque, en 1864, la péninsule virginienne fut envahie par la formidable armée fédérale du général Grant, Beauregard fut appelé à défendre Richmond, menacée par Butler. Il battit les fédéraux à Drury's Bluff (16 mai 1864), et immobilisa, pour ainsi dire, Butler dans ses retranchements de Bermuda Hundreds, permettant ainsi au général confédéré Lee de lutter sans autre préoccupation contre Grant, son rude adversaire. Après les sanglants échecs éprouvés par les fédéraux, à Wilderness, à Spottsylvania et dans la vallée du Chickahominy, échecs qui n'empêchèrent cependant pas leur marche progressive, Beauregard recut le commandement de Petersburg, la sentinelle avancée de Richmond. Il arrêta l'élan de Grant et lui fit subir (31 août 1864) une défaite dans laquelle les fédéraux eurent 10,000 tués et blessés. Reprenant quelque temps après l'offensive, il marcha contre Memphis; mais il dut se replier devant l'armée du brillant Sherman, qui s'avancait en Géorgie. La capitale des confédérés, Richmond, ne tarda pas à tomber au pouvoir des fédéraux. Voyant la cause du Sud définitivement perdue, l'armée de Beauregard se rendit à Sherman, et depuis ce moment l'ancien général en chef a vécu dans la retraite la plus profonde.

BEAUREPAIRE, bourg de France (Isère), ch.-l. de cant., arrond. et à 29 kil. S.-E. de Vienne, sur le Suzon; pop. aggl. 1,780 hab. — pop. tot. 2,661 hab. Foulons, fabrique de draps, moulinage de soie; tailanderie, tanneries, commerce de grains, fromages et bestiaux. Autrefois, place forte, assiégée plusieurs fois pendant les guerres de religion, notamment par le duc de Nemours, après la victoire qu'il remporta près de Vienne sur le baron des Adrets. *Bourg de France* (Saône-et-Loire), ch.-l. de cant., arrond. et à 14 kil. N.-E. de Louhans; pop. aggl. 179 hab. — pop. tot. 887 hab. Beauchâteau, autrefois fortifié.

BEAUREPAIRE, chef vendéen, seigneur de Beaurepaire, près de Montaigu, commanda, en 93, une division d'insurgés qui se réunissait tantôt à l'armée du centre, tantôt à celle de Lescure. Lorsque la grande armée vendéenne attaqua Saumur et se porta sur Nantes, il fit une diversion vers Fontenay et Luçon, figura avec éclat dans plusieurs affaires importantes, commanda l'infanterie sous Lescure, à la seconde bataille de Châtillon (octobre 93), fut grièvement blessé dans cette action, et ne dut qu'au dévouement de ses soldats de n'être pas

laissé parmi les morts. Lors du fameux passage de la Loire par l'armée catholique, il se fit porter au delà du fleuve, et mourut peu après, à Fougères, des suites de ses blessures.

BEAUREPAIRE (Nicolas-Joseph DE), héroïque commandant de Verdun en 1792, né à Coulommiers en 1740, fils d'un ancien échevin de cette ville. Quelques biographes lui ont donné le titre de vicomte, mais par erreur, très-probablement, car les pièces de son état civil ne portent aucun titre. Il servit obscurément pendant une longue suite d'années, et devint lieutenant dans les carabiniers de Monsieur et chevalier de Saint-Louis. Au commencement des guerres de la Révolution, il fut élu lieutenant-colonel du 2^e bataillon de Maine-et-Loire. Il était à Verdun lors de l'invasion austro-prussienne, et il avait reçu le commandement de la place, comme doyen des officiers du même grade qui faisaient partie de la garnison. Après la prise de Longwy, l'ennemi se présenta devant Verdun (30 août 1792). Les fortifications de la ville étaient en fort mauvais état, et la garnison ne s'élevait pas à beaucoup plus de trois mille hommes. Beaurepaire, cependant, résolut à périr plutôt que de capituler, avait pris à la hâte toutes les mesures possibles de défense. Le 31 août, le duc de Brunswick envoya une première sommation, conforme à son trop fameux *Mani-feste*, menaçant les habitants de Verdun d'une exécution militaire en cas de résistance. Les princes, frères de Louis XVI, étaient dans les rangs de l'ennemi, à la tête d'un corps d'émigrés. A cette époque de liberté constitutionnelle, l'autorité militaire n'était pas tout, même dans une ville assiégée, et le conseil général de la commune délibérait conjointement avec les chefs de la garnison. Dans ce conseil siégeaient des royalistes avoués. Cependant la réponse à la sommation du généralissime ennemi fut un refus de rendre la place. Le bombardement commença aussitôt (31 août, onze heures du soir). Les quelques pièces qui garnissaient les remparts furent démontées; plusieurs incendies éclatèrent dans la ville; les habitants étaient consternés. Le 1^{er} septembre, après quinze heures de bombardement, la municipalité envoya une députation au roi de Prusse. Mais cette démarche n'eut d'autre résultat que de déterminer une deuxième sommation du duc de Brunswick, qui accordait à la garnison l'autorisation de se retirer, mais à la condition que la ville se rendit dans les vingt-quatre heures, sous peine d'une destruction totale. Ce gracieux ultimatum était posé au nom de Sa Majesté Très-Chrétienne et en vue de rendre à la France le bonheur dont elle avait joui sous le régime de la monarchie absolue.

Les royalistes de Verdun, exploitant les terreurs publiques, poussèrent une partie de la population à réclamer tumultueusement la reddition immédiate. Le conseil général de la commune n'était que trop disposé à une telle lâcheté; il supplia le comité défensif d'épargner à la ville les horreurs d'un assaut. Sous l'empire de ces obsessions, le comité décida qu'on entrera de nouveau en pourparlers avec le roi de Prusse; la capitulation est résolue, d'après ces considérations que la place est hors d'état d'opposer une résistance sérieuse et prolongée, et qu'il vaut mieux conserver à la nation une garnison de trois mille hommes que de retarder d'un jour ou deux la prise inévitable de Verdun. Beaurepaire subit-il l'impérieuse nécessité, donna-t-il son consentement? Voilà ce qui est resté plus que douteux. Qu'il ait laissé se poursuivre les négociations, soit pour gagner du temps, soit pour connaître les dernières résolutions de l'ennemi, il n'y a rien là qui soit contraire aux obligations militaires; mais cela est bien loin de prouver qu'il fut arrivé à cette étonnante faiblesse de consentir à livrer la ville sans combat. Tout démontre, au contraire, qu'il était résolu à une résistance héroïque et désespérée, et, notamment, les mesures qu'il continuait à prendre et les secours qu'il demandait de toutes parts. En outre, il avait précédemment écrit à ses amis de Maine-et-Loire qu'il était décidé à ne rendre la place qu'à la mort. (Voir la séance de l'Assemblée législative du 3 septembre au soir, page 1055 du *Moniteur*.) Il sentait bien l'importance du poste qui lui était confié, et qui ouvrait la route de Paris. Militaire expérimenté, il n'ignorait point qu'à la guerre quelques jours gagnés peuvent changer la face des choses, surtout à un moment où les volontaires se levaient de toutes parts pour accourir à la défense des points attaqués; et, s'il ne pouvait conserver l'espoir d'empêcher la ville d'être prise, il lui était du moins permis d'espérer qu'il la défendrait assez longtemps pour que des secours pussent arriver. En outre, dans l'état de la France, il devait bien comprendre l'effet moral qu'exercerait la reddition de Verdun ou une résistance héroïque.

Quoi qu'il en soit, le conseil se sépara le soir (1^{er} septembre) à sept heures et demie, en s'ajournant au lendemain pour la rédaction de la capitulation. Beaurepaire ne rentra chez lui qu'après avoir visité avec soin les remparts et les postes, ce qui ne semble pas annoncer un homme qui désespère de la défense. Il rentra vers huit heures dans le logement qu'il occupait à l'hôtel de ville. Depuis ce moment jusqu'à trois heures du matin, on n'entendit aucun bruit, aucun mouvement. Tout à coup, dans le silence de la nuit, un coup de pistolet éclata dans la chambre du commandant, et les per-